

Mandapam de Chillambaram. — Dessin de E. Héroul d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

VOYAGE DANS LES PROVINCES MÉRIDIONALES DE L'INDE,

PAR M. ALFRED GRANDIDIER¹.

1862-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Chillambaram. — Combaconum. — Tanjore.

La distance entre Pondichéry et Chillambaram ou, suivant la prononciation locale, Chellumbram, est de trente-neuf milles.

A partir de Mundjicopam, la route est sablonneuse et difficile; elle devient même impraticable en de certains endroits à l'époque des pluies. Les voyageurs doivent rendre grâce au ciel qui ne déverse pas autant d'eau sur la côte sud-est de l'Inde que sur celle de Bombay; autrement, comment ferait-on avec les chariots à bœufs, seul moyen de transport usité dans le Deccan? Jusque-là, blotti dans un palanquin comme une tortue sous sa carapace, j'avais joui de presque

tout ce qui est nécessaire au confort de l'homme civilisé, abri impénétrable, vivres variés, journaux de toutes sortes; de plus, je n'avais pas alors à me préoccuper de l'effondrement des routes, de l'escarpement des montagnes ou de l'impétuosité des torrents débordés; aussi, après avoir été si bien, regrettai-je plus d'une fois, dans cette partie de mon voyage, d'être contraint de faire appel à ma philosophie pour supporter les affreux cahots de mon véhicule trainé par deux zébus.

Chillambaram est un grand village percé de larges rues que bordent des avenues de cocotiers. La principale pagode, consacrée à Çiva, s'élève au centre même des habitations. Quatre gopurams ou portes pyramidales en briques donnent entrée dans la première en-

1. Suite. — Voy. t. XIX, p. 1, 17, 33, 49 et 65.

ceinte dont le mur extérieur est flanqué de huttes malpropres et de boutiques de pauvre apparence. Ces gopurams, hauts de sept étages, sont les plus anciens de tous ceux qui ornent les diverses pagodes du Deccan. Une épaisse végétation de cryptogames, dont les nombreuses ramifications s'étendent en tous sens à leur surface comme autant de taches noires, leur donne une apparence de vétusté remarquable. Celui de l'est est entièrement dépourvu de cette armée de statues et de ces mille sculptures dont tous les autres sont couverts; une restauration récente a peu contribué à l'embellir aux yeux de l'archéologue ou du touriste; pour mon compte, j'aurais, je l'avoue, préféré la vue d'une antique ruine noircie par le temps et à demi dégradée à celle de briques neuves dont la couleur rouge uniforme n'a rien de poétique.

Les trois autres portes sont entièrement couvertes de statues nues faites en chauman, sorte de chaux d'un grain très-fin; ces statues sont alignées les unes contre les autres comme un régiment sous les armes. La porte du sud-est est la plus curieuse; les têtes de Cobra Capelle (serpent à lunettes) qui sont sculptées en grand nombre sur toute sa surface contribuent à lui donner une élégance qui manque aux autres.

L'élévation de ces gopurams n'est pas en rapport avec leur base massive; ce même défaut existe également, quoique à un moindre degré, dans toutes les grandes pagodes du Deccan bâties postérieurement. Ce n'est pas précisément que les proportions générales soient mauvaises; mais, à voir ces hautes pyramides, si distantes l'une de l'autre et reliées entre elles par un mur noirci et sans ornements, on pourrait se croire au milieu des débris d'anciens monuments disparus de la surface du sol à la suite de quelque grand cataclysme. On dirait quatre tours perdues dans un désert; car l'œil ne voit ni le but, ni l'utilité de ces immenses amas de briques qui donnent accès à un sanctuaire invisible du dehors. Il n'en est pas de même à l'intérieur, où ce qu'il y a de choquant dans cet extérieur, si triste d'apparence, est atténué en partie par la colonnade adossée au mur et par les nombreux sanctuaires, mandapams et étangs disséminés çà et là dans l'enceinte et dont la réunion forme un ensemble agréable à l'œil.

Les quatre piliers du gopuram de l'ouest sont une merveille de sculpture, et quelques-unes des pierres sont couvertes d'anciennes inscriptions. Je bornerai à ce qui précède mes observations sur la pagode de Chillambaram, qui a été, dans ce recueil même, l'objet d'une monographie très-étudiée et illustrée de belles planches très-exactes¹.

Je visitai ce monument le 3 février 1863; c'était jour de grande fête. La cour du temple était encombrée d'hommes et de femmes portant dans leurs cheveux, en signe d'allégresse, les fleurs jaunes du Champ, plante très-odoriférante consacrée à Krichna, le

dieu noir (les Indiens ont un goût tout particulier pour le mélange du jaune et du noir); des saints au visage blanchi par une épaisse couche de chaux se prosternaient à l'envi devant l'entrée du sanctuaire, le corps contre terre; après avoir tourné plusieurs fois la tête à droite et à gauche, ces pieux personnages se relevaient en joignant les mains au-dessus de l'occiput. Il serait trop long d'énumérer toutes les absurdes grimaces qu'une aveugle superstition inspire à ces pauvres fanatiques.

La trompette sacrée, destinée aux fêtes des dieux principaux, faisait entendre par intervalle ses sons aigus et discordants. Il faut observer que dans ce pays de distinctions subtiles on a établi des différences jusque dans la forme des instruments. Ainsi la trompette de cuivre affecte un nombre considérable de formes variables par la grandeur et par le dessin, non-seulement suivant les castes, mais aussi suivant l'usage auquel elle est employée: culte des grands dieux, fêtes des dieux inférieurs, mariages, funérailles, etc.

Fatigué de toutes ces puériles cérémonies auxquelles je n'avais déjà que trop souvent assisté, je regagnai mon char stationné devant le gopuram du nord, et je repris paisiblement ma route vers le sud.

A moins d'un mille de Chillambaram, mon attention fut attirée sur une petite hutte en feuillage autour de laquelle se pressait une foule compacte. Un miracle s'était récemment accompli en ce lieu; un brahmane, de mœurs austères et d'une vie irréprochable, était mort sous ce modeste abri huit jours auparavant; son corps avait quitté la terre qui s'était entr'ouverte pour recevoir ce précieux dépôt. Certes le cadavre avait quitté la cabane; mais qui avait été témoin de son enterrement insolite? C'est vainement que j'adressai des questions à ce sujet, et personne ne put me fournir les renseignements que je demandais. Les brahmanes ne reculent devant aucune supercherie, quelque grossière qu'elle soit, quand il s'agit d'entretenir l'ardeur de la foi chez leurs coreligionnaires, et d'exploiter leur crédulité.

De Chillambaram à Combaconum, j'avais quarante-sept milles à parcourir; la route est belle et agréablement ombragée de multipliant et de palmiers. Toutefois mes zébus de louage ne faisaient pas en moyenne plus de un mille et demi à deux milles par heure; rarement j'ai obtenu une vitesse de trois milles; ces animaux ne peuvent fournir au trot une longue carrière, cinq à six mille au plus, et la rapidité de leur marche est même ralentie lorsqu'on est obligé, comme moi, d'avoir recours à des zébus fournis par ordre du gouvernement et recrutés de force chez les cultivateurs, conformément à la grande maxime si prononcée des Anglais: Respect à la propriété individuelle.

Combaconum est à une distance de deux milles du bungalow des voyageurs; c'est une petite ville peuplée de nombreuses pagodes. Au sommet du grand gopuram du temple principal, on jouit d'une vue magnifique sur le delta du Cavery; le regard plane au loin sur de

¹ Voy. *Tour du Monde*, t. XVI, p. 33.

belles et vertes rizières, coupées çà et là de bouquets de palmiers. Une plaine présente rarement un aspect pittoresque; je ne me rappelle pas cependant avoir joui, pendant le cours de mes longs voyages, d'un coup d'œil plus magique que celui de cet horizon sans bornes où les bois de cocotiers, les champs couverts d'une riche verdure, les temples avec leur ceinture de tours massives et de colonnades de toutes sortes composent un ensemble plein de charme et d'harmonie.

La pagode principale de Combaconum est consacrée à Sarangabani, un des noms multiples de Rama. Un petit dais en pierre, supporté par quatre piliers, précède le temple, ainsi que nous l'avons déjà fait observer à Mahapalibouram et à Condjéveram. C'est là qu'à certaines fêtes on allume le feu sacré dont l'adoration est recommandée par les Védas; on place en même temps un autre feu à l'étage supérieur des gopurams, afin que les fidèles puissent l'apercevoir de loin.

Auprès de ce mandapam, sous un vaste toit de chaume conique, est abrité un antique char de bois aux roues massives; les sculptures dont il est couvert disparaissent sous une couche épaisse de fumée et de poussière. Ce lourd véhicule est destiné à promener de temps en temps le dieu Sarangabani au milieu de son peuple d'adorateurs.

Le temple de Rama, à Combaconum, n'a qu'un seul gopuram composé de onze étages et surmonté de onze boules; les diverses faces de cette tour pyramidale sont entièrement couvertes de statues: les unes, celles du premier étage, sont de grandeur naturelle, les autres diminuent de taille avec l'élévation des étages. C'est une armée de cariatides supportant les diverses assises. Çà et là, on remarque des scènes telles que les aime l'imagination dévergondée du peuple indou.

Ce gopuram, par la grandeur de ses dimensions et le nombre incalculable des statues qui le décorent, attire l'attention du voyageur; mais si nous pénétrons dans l'enceinte, nous n'y trouvons rien de remarquable. L'espace y est plus restreint que d'ordinaire: à gauche, s'élève un petit mandapam où l'on ne compte même pas une centaine de colonnes d'une ornementation grossière. Le saint des saints est fort simple, ainsi que dans la plupart des pagodes du Deccan.

Au premier abord il semble bizarre que le sanctuaire où est précieusement déposée l'idole, objet de vénération pour des millions d'adorateurs, n'offre rien de remarquable, tandis que les choultries, les mandapams, les étangs, les gopurams, sont surchargés à l'infini des ornements les plus divers et les plus riches. C'est que tout est combiné pour frapper la vue au dehors. Ainsi que l'a fait observer, avec raison, M. Fergusson, ces sanctuaires que nous voyons aujourd'hui entourés de plusieurs enceintes concentriques, où sont entassées pêle-mêle tant de constructions remarquables, ont dû leurs embellissements successifs à une réputation particulière de sainteté. Les fidèles ne voulaient ni n'osaient toucher à un temple saint

entre tous à leurs yeux; et ils se contentaient d'élever autour de l'objet de leur superstition des édifices plus ou moins vastes et plus ou moins surchargés d'ornements, suivant leur fortune et les moyens dont ils disposaient.

A gauche de la pagode de Sarangabani, regardée comme la plus importante à cause de son immense gopuram et du nombre considérable d'adorateurs qui viennent adresser leurs prières à son dieu, s'élève une autre porte pyramidale donnant accès à un temple de Çiva. Derrière les enceintes de ces deux sanctuaires est un bel étang çivaïte où, tous les douze ans, à un jour marqué, les Indous prennent des bains ayant la précieuse faculté de purifier leur âme de tout péché, même de ceux commis pendant leurs existences antérieures. Cet étang porte le nom de Maha-Kolam. De l'autre côté est un second temple de Çiva, dont les gopurams sont moins hauts et moins ornés que celui du temple de Rama, mais il est entouré d'un beau mur surmonté de nandous (taureaux); il couvre une vaste étendue de terrain et il semble aussi mieux entretenu. Son sanctuaire est orienté de telle sorte qu'une seule fois, à un jour donné de l'année, les rayons du soleil pénétrant jusqu'au fond de la longue et sombre galerie qui précède l'autel, viennent tomber sur l'image du dieu.

En parcourant la région sud-est de l'Inde, j'étais étonné de voir tant de constructions colossales dans un pays dont la population, il est vrai, est nombreuse et l'a été encore davantage autrefois, mais qui n'a jamais eu une grande importance politique. Nulle part en effet dans le monde on ne trouverait autant de temples, et beaucoup d'entre eux par leur grandeur, par la masse de leur construction, par le travail, rivalisent avec les plus grands monuments de l'Égypte.

Il serait fort intéressant de pouvoir consulter des annales authentiques où serait relatée en détail l'histoire du Deccan. Il en est malheureusement de cette partie de l'Inde comme des provinces gangétiques; pour établir les chronologies de tous les pays indiens, si l'on en excepte l'île de Ceylan et le royaume de Cachemire, on est réduit à l'étude longue et pénible de rares inscriptions découvertes sous des ruines séculaires ainsi qu'à la comparaison fastidieuse des plaques de cuivre sur lesquelles les souverains consignaient les concessions de terre faites à leurs sujets.

D'après les plus anciennes traditions et les plus vraisemblables, la nation tamoule, qui peut compter aujourd'hui de sept à huit millions d'habitants, et qui occupe le sud-est de la grande péninsule deccanienne, était jadis divisée en trois États distincts, et portant d'après leur dynastie régnante, les noms de Cholâs, de Pandyas, et de Chevas; ces États, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, étaient déjà prospères et civilisés, comme on peut le déduire des annales véridiques de Ceylan.

Le royaume pandyan (*Pandionis regio* de Ptolémée) doit son nom à une branche des Pandhavas du nord de

l'Inde; c'est le plus méridional de tous; il s'étendait de la rivière Kavéry au cap Comorin; il s'est maintenu dans ses limites jusqu'à la conquête anglaise. Sa période de splendeur paraît remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne. En décrivant les monuments si renommés de Madoura, nous aurons occasion d'en parler de nouveau.

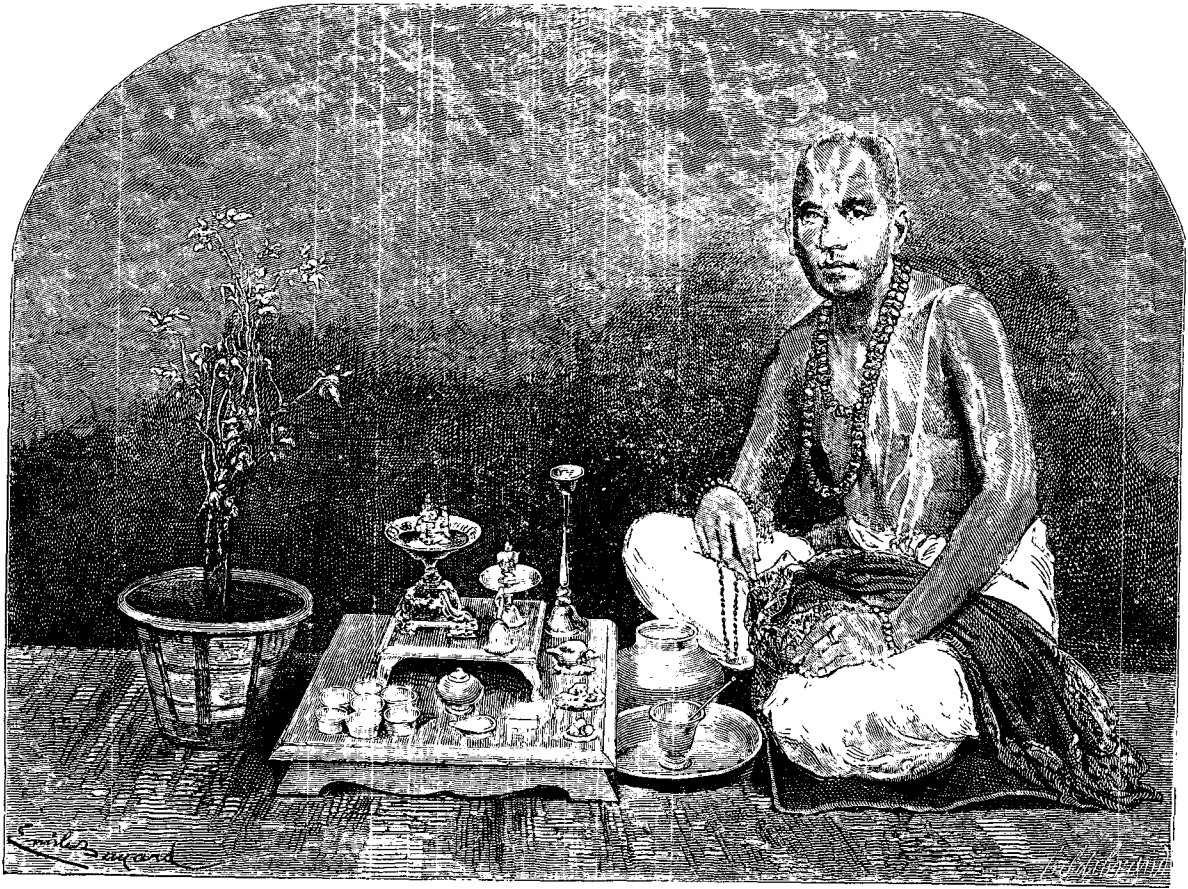
Le royaume chola comprenait le pays situé au nord du précédent jusqu'aux environs de Madras. C'est du dixième au douzième siècle qu'il semble avoir atteint le plus haut degré de puissance. Les Cholas agrandirent, à cette époque, leur territoire et poussèrent, dit-on, leurs conquêtes jusqu'à Ellora; mais ils ne tardèrent pas à subir la suprématie des Musulmans, puis

des Mahrattes. C'est à la dynastie chola qu'il faut attribuer l'édification de la pagode de Chillambaram, qui remonte environ à l'an 1000 après Jésus-Christ.

Quant aux Cheras, ils ont de tout temps été inférieurs à leurs voisins en puissance et en nombre; conquis vers le dixième siècle par les Cholas, ils tombèrent ensuite sous la domination des rahjas de Maïsour. Ils occupaient la portion de pays située à l'ouest de Madoura.

De Combaconum de Tanjore, on franchit vingt-trois milles à travers une contrée fertile; partout de belles rizières et des champs cultivés avec soin. La province de Tanjore est célèbre par la variété de ses productions.

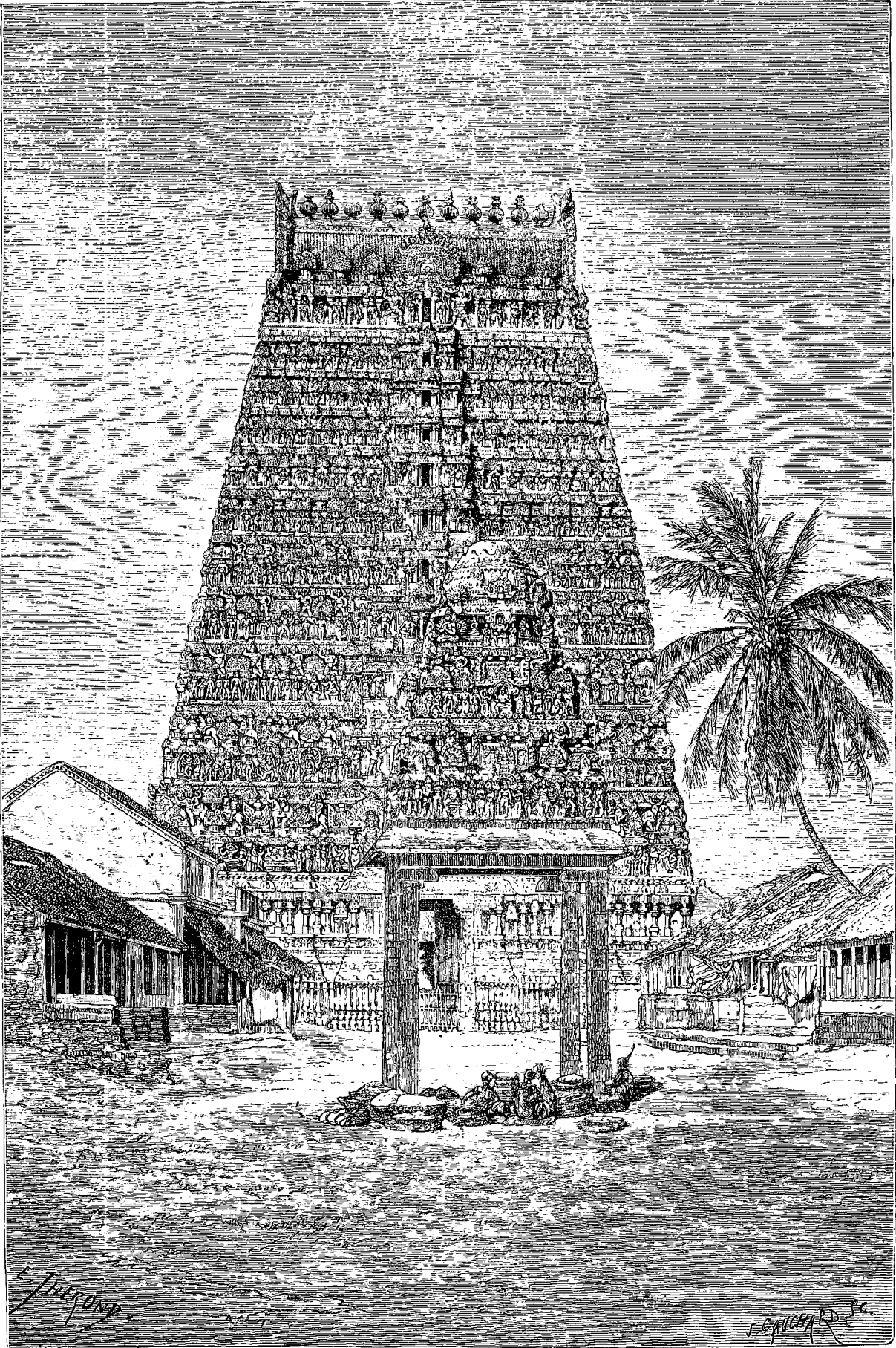
Sur la route, je me croisai avec un pèlerin porteur



Brahmane faisant sa prière. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

d'un caoudi, sorte de ballot formé par deux demi-cercles éloignés l'un de l'autre de quinze à vingt centimètres et recouvert d'une étoffe rouge ornée de fleurs et de clochettes; aux extrémités du bambou qui servait à porter ce précieux ex-voto, se trouvaient suspendus deux pots pleins de lait que le pèlerin avait fait vœu de porter à Samimalé, petite ville des environs de Combaconum, pour les verser sur le dieu de la pagode. On voit souvent, dit-on, des dévots marcher plusieurs jours chargés de caoudis et, pendant le trajet, le lait ne doit ni tourner ni diminuer de quantité, lors même qu'il en tomberait une partie. Il faut de plus que le pèlerin fasse le voyage sans manger, la bouche

bourrée de chiffons; toutefois il ne lui est pas défendu de boire. Si le miracle ne s'accomplit pas, c'est que son âme a été souillée par quelque mauvaise pensée; et, pour se punir, il doit se couper la langue avec les dents et la déposer humblement aux pieds de l'idole en expiation de son péché. Mais, ô miracle! après être resté huit jours la bouche close, il trouve sa langue repoussée en récompense de son repentir sincère et de son offrande agréable à la divinité. C'est là encore une de ces habiles jongleries par laquelle les pieux brahmanes exploitent la crédule superstition des classes inférieures et s'attirent des offrandes de toutes sortes dont ils savent, croyez-le, lecteurs, tirer bon parti.



Le Gopuram principal du Combaconum (voy. p. 51). — Dessin de E. Thérond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

L'Inde est la terre classique de toutes les supercherries; elles y réussissent merveilleusement et les prêtres n'y laissent échapper aucune occasion favorable pour spéculer sur la bourse des pauvres fanatiques.

A Tanjore, je descendis chez le révérend père Cravan, missionnaire apostolique, qui m'accueillit avec toute la bienveillance et toute la simplicité des anciens patriarches. Dans tous mes voyages, en Amérique, en Asie, en Afrique, c'est toujours avec plaisir et jamais sans une certaine émotion que j'ai rencontré, loin des pays civilisés, ces chrétiens généreux et dévoués qui les premiers vont porter le flambeau du progrès au milieu des nations sauvages et travaillent de toutes leurs forces à déraciner les superstitions absurdes que l'ignorance a accréditées dans le monde. Ce sont ces apôtres désintéressés qui préparent la voie à la civilisation; honneur et gloire à eux!

Leurs efforts ne sont malheureusement pas toujours récompensés comme ils mériteraient de l'être. Depuis longtemps un grand nombre d'Indous sont catholiques ou du moins ils le disent; mais ils sont peu fervents, et, tout en adressant leurs prières au Dieu des chrétiens, ils conservent toujours au fond du cœur un reste d'attachement pour les idoles du panthéon brahmanique. Dans leur pensée, Jésus-Christ est un Dieu au même rang que Vichnou, Çiva, Kali et autres divinités de leurs ancêtres. Que de fois d'ailleurs ne voit-on pas les païens eux-mêmes se prosterner et prier dans les églises catholiques, lorsque leur idole favorite n'a pas exaucé leurs demandes! Quant aux conversions, il faut avouer, à notre grand regret, qu'elles sont fort rares; la moralité des missionnaires des diverses sectes chrétiennes et l'aménité de leur caractère leur attirent l'estime générale, mais leur influence sur le pays et les idées du peuple est malheureusement presque nulle. La religion catholique, grâce à la pompe de ses belles cérémonies, a toutefois, on peut l'affirmer, plus de chances de succès que de le froid anglicanisme. « A quoi vous sert-il de nous prêcher votre religion? disait un Indou à un missionnaire, d'autres sont venus avant vous et nous ont fait entendre les mêmes paroles que vous. Avons-nous abandonné nos idoles? non! Nous savons qu'elles ne nous sont pas de grande utilité; mais la voix du monde, monsieur, la voix du monde! » Les missionnaires reçoivent souvent des réclamations contre le gouvernement, dont on les considère comme des agents, chargés de surveiller le pays. Les Indous hors caste se font plus volontiers chrétiens que les autres indigènes; quoiqu'ils perdent moins au changement que les classes supérieures, ils n'ont plus cependant à compter sur l'amitié ni sur le soutien de leurs anciens coréligionnaires, ils ne peuvent plus participer aux rites sacrés, ils n'ont plus le droit de se mêler aux fêtes ni aux amusements licencieux, si communs dans le culte brahmanique; et pourquoi changer de religion? pour un dieu inconnu, qui ordonne des pratiques austères et dont les ministres ne peuvent empêcher les maladies.

Ceux qui abjurent les erreurs du paganisme n'y consentent malheureusement que pour obtenir des récompenses ou une protection.

On a souvent parlé des conversions opérées par saint Thomas sur la côte de Coromandel; l'histoire ne rapporte pas comme un fait certain la venue de l'apôtre du Christ dans l'Inde; on a prétendu que la prédication attribuée jusqu'ici à saint Thomas était l'œuvre d'un certain négociant du nom de Knaï Thomas, qui vint chez les Tamouls au neuvième siècle, et obtint d'un des rois Pandyas des privilèges pour l'église chrétienne. D'autre part, il est avéré que les actes du concile de Nicée attestent l'existence d'un Johannes, évêque de l'Inde, dès l'an 325; et il est indubitable, que saint François Xavier, à son passage dans l'Inde, ne fit que raffermir dans notre foi des pêcheurs de perles déjà convertis.

C'est encore dans le sud de la côte de Coromande qu'habitent aujourd'hui presque tous les Indous catholiques; ils sont même relativement assez nombreux, beaucoup plus toutefois dans cette partie du pays que les anglicans et les wesleyens. Car, outre les missionnaires catholiques qui vivent modestement d'aumônes et de modiques dons envoyés par l'établissement des Missions étrangères de Paris, on rencontre aussi des ministres anglais que le gouvernement protège puissamment, et des wesleyens qui reçoivent de nombreux subsides des sociétés évangéliques, établies à Londres et aux États-Unis pour la propagation du christianisme; ils travaillent l'Inde en tous sens, mais sans grand succès.

Je fus heureux de pouvoir visiter la petite église catholique où se rassemble journellement un certain nombre de fidèles. C'est un édifice bien simple, pauvre même d'aspect. Une clôture sépare l'espace réservé aux gens de caste de celui où s'entassent pêle-mêle les Parias; car les missionnaires sont obligés de faire plus d'une concession aux préjugés indigènes, pour conserver leur autorité.

Le R. P. Cravan eut l'obligeance de m'accompagner dans ma visite au fort de Tanjore, et il me fournit beaucoup de renseignements intéressants sur le pays. Il me raconta, entre autres choses, avoir été récemment témoin, dans un voyage à Poudoucottah, d'un phénomène fort extraordinaire dont je m'empressai de prendre note. C'était vers le milieu du jour; le ciel jusque-là pur et serein s'était tout à coup obscurci, et des nuages noirs et épais le dérobaient presque entièrement aux regards. Le révérend père perdit, ainsi que les personnes de sa suite, la notion des couleurs; feuilles, fleurs, troncs d'arbres, hommes, pierres, animaux, tout avait revêtu une teinte uniforme d'un beau jaune d'ambre. Le phénomène ne dura que quelques minutes; une pluie de gros grêlons vint à tomber et aussitôt les nuages se dissipèrent. Ces grêlons, agissant sur la lumière solaire à la manière d'un prisme, la décomposaient et ne laissaient parvenir que les rayons jaunes du spectre solaire aux yeux des spectateurs. Il est vraisemblable que si ceux-ci se fussent

trouvés dans une autre position, la coloration générale leur eût paru différente.

Dans le sud du Deccan, on assiste quelquefois à ces pluies, appelées pluies de feu et de sang, qui étonnaient ou plutôt effrayaient au plus haut degré les esprits superstitieux de nos ancêtres. L'illusion est complète : je puis raconter le fait à titre de témoin oculaire. Le soleil se couchait à l'horizon que de légers nuages voilaient à peine; à l'est, des nuées épaisses et sombres obscurcissaient le ciel, qui avait conservé au zénith toute sa pureté azurée. L'orage ayant tout à coup éclaté, je vis d'abord comme une pluie de feu; il me semblait que des étincelles allaient embraser la terre. Dès que le soleil eut disparu derrière l'horizon, cet éclat scintillant et igné des gouttes d'eau se transforma en un rouge intense ayant toute l'apparence du sang. Ce phénomène, considéré par les anciens comme le présage de malheurs terribles, est dû à la réflexion sous un certain angle d'incidence des rayons de la lumière solaire.

Il est encore un autre phénomène d'optique fréquent sur certaines routes sablonneuses de l'Inde. Les piétons paraissent enveloppés de flammes, tels qu'on représente les pauvres âmes du purgatoire. Le nuage de poussière jaune très-tendue qu'ils soulèvent en marchant produit aux rayons du soleil, par un singulier jeu de lumière, cette illusion bizarre. On pourrait se figurer alors que, compagnon du Dante dans son expédition téméraire, on est descendu au fond des enfers pour assister au supplice des malheureux condamnés au feu éternel.

Un chemin de fer reliait déjà en 1863, lors de mon passage, Négapatam à Tanjore et Trichinopoly, multipliant dans tous ces pays les communications, les échanges et la richesse. Négapatam est devenu aujourd'hui une rade importante : on y voit chaque jour arriver bon nombre de dhoneys ou bateaux indiens chargés des productions les plus diverses; ce port fait un commerce actif avec la côte de Coromandel et la côte de Malabar. Les Tamouls sont bons marins, différant sous ce rapport des autres peuples de la côte orientale de l'Inde et surtout des Cinghalais, leurs voisins. Lorsque j'ai assisté à la pêche aux perles à Ceylan, j'ai été surpris de ne trouver engagé dans cette spéculation lucrative aucun bateau du pays; hommes et dhoneys venaient des divers ports du continent opposé depuis Négapatam jusqu'au cap Comorin.

Il y a à Négapatam une caste de pêcheurs qui vit presque exclusivement de crabes et de riz. La manière dont ils prennent les crustacés est assez curieuse pour mériter une mention particulière. Armés d'un long bâton au bout duquel est attaché un chapelet de coquilles, ils secouent cet engin primitif à l'entrée des trous où ces animaux se tiennent cachés : le bruit les attire et ils s'empressent de sortir pour voir d'où il provient. Mal leur en prend; car les pêcheurs mettent à profit cette imprudente curiosité pour les piquer avec

un croc pointu, pourvu en même temps d'une sorte de pince.

La station de Tanjore est établie au delà de la ville anglaise, à plus d'un mille du fort indigène. Ce fort, dont la construction remonte à la dynastie nayakare des anciens rois de Tanjore, et qui postérieurement a été agrandi par les conquérants Mahrattes, se compose de deux enceintes de murailles : la première, exclusivement en pierre, est basse et crénelée; la seconde, revêtue intérieurement de remparts en terre, est percée d'ouvertures pour les canons. L'enceinte extérieure est entourée d'un large fossé plein d'eau dans lequel nagent quelques gros crocodiles jadis nourris avec soin par les rajahs, qui les regardaient comme les gardiens incorruptibles de la ville.

Dans un des bastions de la seconde enceinte un canon attira mon attention par ses proportions colossales; il ne mesure pas moins de sept mètres cinquante centimètres de long sur trois mètres de circonférence; le diamètre de la bouche est de soixante-trois centimètres. Il est formé de lames de fer soudées ensemble et consolidées par des anneaux de cuivre. Les Indous lui donnent le nom de Rajah Gopala (un des noms du dieu bleu ou Vichnou); à certaines époques de l'année, ils l'adorent comme le génie tutélaire du fort. Il est à craindre toutefois que ce dieu ne soit moins redoutable pour les ennemis que pour ceux qui, mettant en lui leur confiance, chercheraient à en faire usage. Une fois, dit-on, il a servi, mais l'expérience a démontré qu'il était prudent de ne pas renouveler cette tentative, et un énorme boulet de pierre abandonné près du canon témoigne de la nature des projectiles lancés par Rajah Gopala.

Plus de vingt mille habitants résident dans l'enceinte même du fort. On y distingue le palais du roi, immense assemblage de constructions diverses reliées entre elles par des couloirs étroits, et la pagode que le dernier souverain se plaisait à ensanglanter de sacrifices humains.

À côté du fort principal, dont il est isolé, un autre plus petit a été construit en 1777 par un ingénieur français; il renferme dans ses murs la grande pagode pyramidale si célèbre dans tout le Deccan. Ce second fort s'appelle Sevinguy Cottay : Sevinguy est le nom d'un des étangs intérieurs et Cottay signifie citadelle.

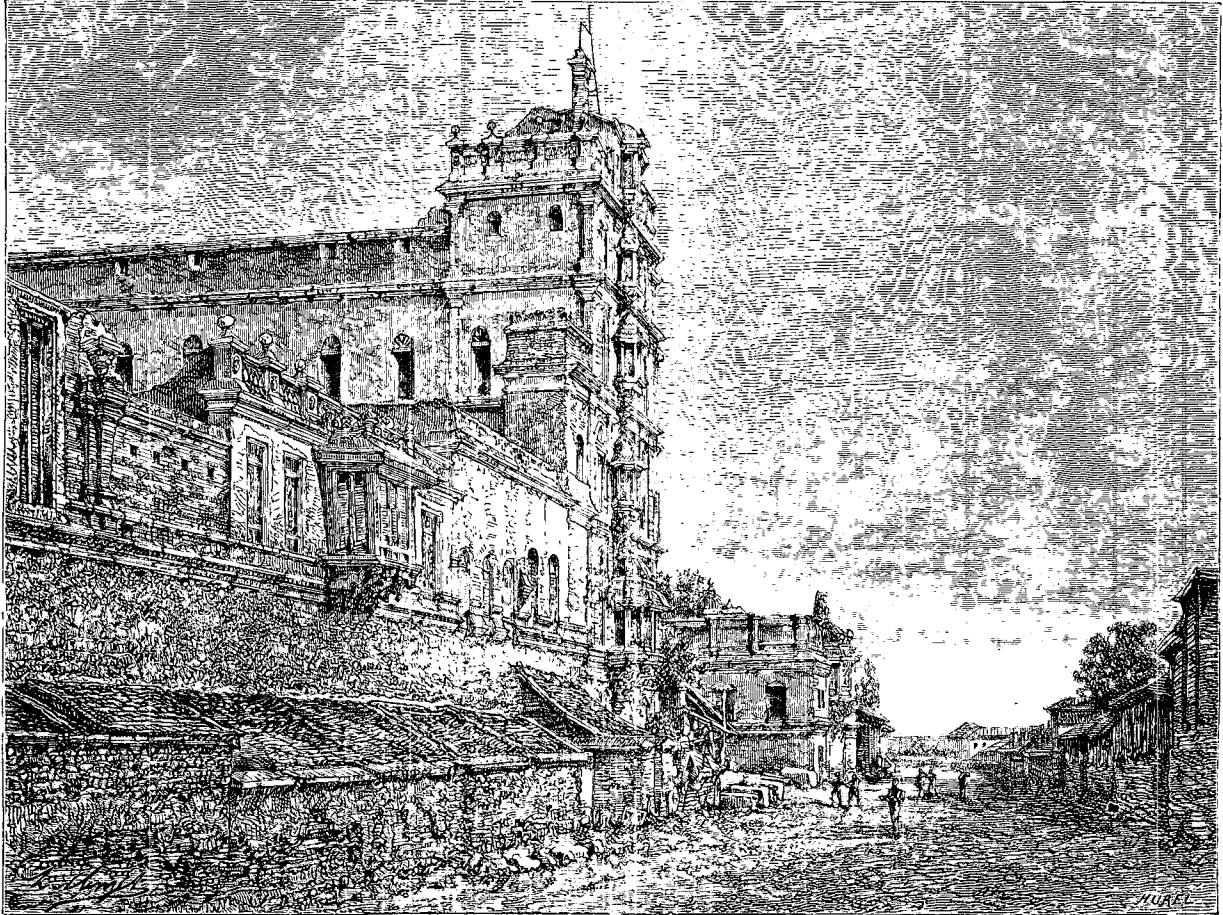
On pénètre par deux gopurams en briques dans la grande pagode qui est consacrée à Vrihatisvaran (le maître tout-puissant), un des noms de Çiva. Des boules couronnent le sommet de ces portes : elles sont au nombre de cinq comme les syllabes contenues dans la formule sacrée *Shuviya nama*, salut à Çiva. La seconde porte est flanquée de statues à tête grotesque, ayant quatre bras, dont deux semblent inviter les fidèles à entrer dans l'enceinte sacrée, tandis que les deux autres recommandent de prendre une attitude recueillie conforme à la sainteté du lieu; la pose et l'expression générale de ces gardiens du temple rappellent involontairement à l'Européen ces *pitres* ou saltimban-

ques qui, du haut de l'estrade donnant accès à leur théâtre forain, crient aux passants : « Entrez, entrez ; venez admirer les merveilles incomparables. »

Ces gopurams ont peu d'élévation ; ils sont décorés de demi-cercles en forme d'éventail, ornements de rosaces, de fleurs de lotus, de coquilles et de figures, mais, en somme, ils n'offrent rien de remarquable sous le rapport de la masse, de la matière, du dessin ou du travail.

A l'entrée, devant la grande pagode, se présente un petit mandapam dont les colonnes monolithes sont blanchies au chounam, suivant la coutume absurde des Indous, qui croient embellir leurs monuments en dis-

simulant la pierre sous des enduits de couleurs diverses ; sur ces colonnes sont sculptés en ronde bosse des monstres prêts à s'élaner de leur piédestal pour protéger leur dieu contre tout attouchement profane. Ce dieu est un taureau colossal, nonchalamment couché la tête tournée vers le saint des saints ; c'est le plus grand et le plus beau spécimen de *Nandou* existant dans l'Inde : il est taillé dans un bloc de syénite. Cet animal, malgré les nombreuses controverses agitées à ce sujet, a réellement quatre pattes, comme est tenu d'en avoir tout honnête quadrupède ; trois sont bien visibles ; quant à la quatrième, on n'en distingue que le sabot qui apparaît sous le ventre. S'il



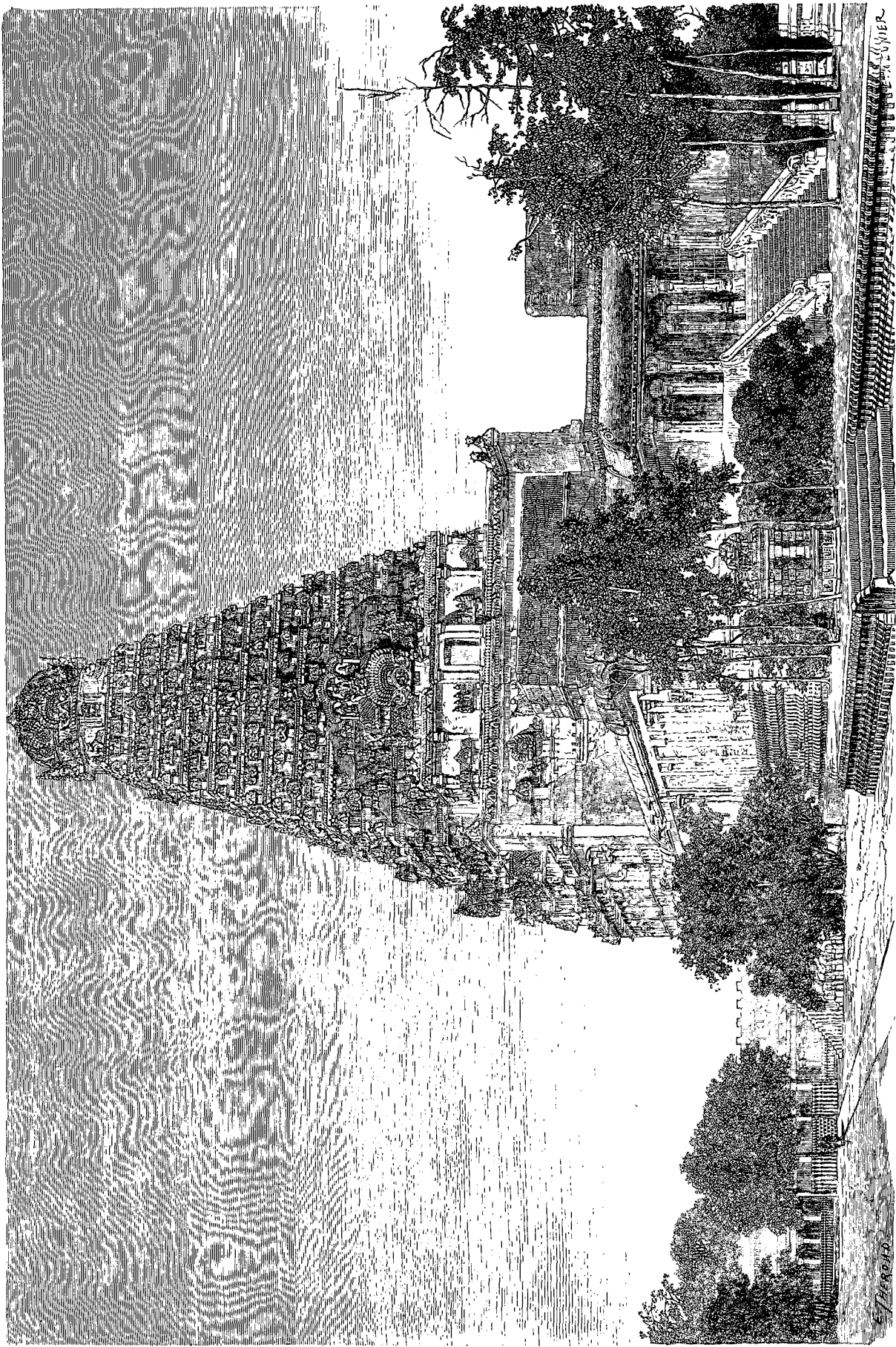
Palais des rajahs de Tanjore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

n'avait que trois pattes, comme je l'ai lu je ne sais dans quel écrit, comment irait-il chaque soir paître dans les prairies plantureuses qui entourent Tangore ? Aucun Indou çivaïte ne met en doute les promenades nocturnes du Nandou, malgré la facilité avec laquelle ils pourraient vérifier l'exactitude ou la fausseté du fait. Ils aiment mieux croire que d'aller voir.

On ne rencontre aux environs de Tanjore, même dans un périmètre de cent lieues, aucune roche de la nature de celle employée pour sculpter le taureau sacré ; aussi la tradition indoue, toujours avide de merveilles, rapporte que l'animal a été amené dans le temple, en bas âge, étant encore fort petit ; mais il prit

un développement si rapide que les brahmanes, effrayés des dimensions colossales qu'il menaçait d'atteindre, lui enfoncèrent un clou dans la tête afin d'arrêter sa croissance. Ils craignaient d'avoir à construire un nouveau mandapam dans des proportions plus grandes : ce qui eût nécessité des dépenses auxquelles ils préféreraient se soustraire. L'animal n'en jouit pas moins toujours d'une santé excellente, comme tout croyant peut s'en convaincre de ses propres yeux.

Ce Nandou est d'une belle exécution ; il est malheureusement toujours oint d'une épaisse couche de ghie (beurre clarifié) ou huile de coco : car les images de pierres, les lingams et les autres fétiches, sont trai-



Le grand gopuram de la pagode Tanjore. — Dessin de F. Thierond d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

tés comme s'ils ressentiaient les besoins de la vie; or, il est bon de constater ici qu'entre tous les principes d'hygiène adoptés par les Indous il n'en est pas de plus généralement suivi ni peut-être de plus salutaire que celui de s'indire le corps, après les ablutions, d'une matière grasse qui puisse suppléer aux sécrétions naturelles de l'épiderme.

Au mur d'enceinte de la pagode, du côté gauche et vers le fond, est adossée une petite galerie que supportent des colonnes et renfermant la plus nombreuse collection de lingams que j'ai jamais vue dans aucun temple; c'est un vrai régiment de bornes rangé en ordre de bataille. D'espace en espace, cette galerie est coupée par de petits sanctuaires au fond desquels sont sculptés des bas-reliefs qui représentent quelque dieu couvert de l'huile dont l'arrose sans relâche la piété fervente de ses adorateurs.

Entre le petit mandapam qui abrite le Nandou et le sanctuaire, s'élève le mât garni de petites clochettes au son desquelles les brahmanes officiants appellent le peuple des dévots aux prières publiques et aux cérémonies.

La pagode, située au centre de l'enceinte, est précédée d'un couloir sombre dont la toiture plate est soutenue par des piliers; sur une base cubique de pierre, dont l'architecture est plus simple et plus pure que dans le reste de l'édifice, s'élève l'immense pyramide composée de quatorze assises: le temple de Tanjore a un aspect particulier qui le distingue de toutes les pagodes du Deccan. Le soubassement mesure environ vingt-neuf mètres et demi de côté; la tour atteint une hauteur de quatre-vingt-huit mètres: ces dimensions sont calculées de manière que l'ombre du sommet de la pyramide ne se projette jamais au delà de sa base, fait auquel les Indiens attachent, paraît-il, une grande importance. La clef de voûte est un énorme bloc de granit qui fut pris, dit-on, dans le jardin d'une bergère du village Vaellour Sarapollum à trois milles de Tanjore, sur la route de Combaconum; il fut placé à la hauteur prodigieuse où il se trouve au moyen d'un plan incliné fait avec des bambous liés entre eux, de manière à former un tablier d'une solidité éprouvée sur lequel on fit glisser la roche; les Indous prétendent que ce plan incliné avait sa base au lieu même où la pierre fut trouvée et aboutissait au sommet de la tour; mais, sans nous arrêter à la légende fabuleuse, nous croyons plus vraisemblable de penser qu'elle fut transportée auprès du temple sur un de ces anciens chars aux roues massives que traînait la foule des fanatiques et qu'elle fut hissée ensuite à la place qu'elle occupe sur un plan d'une inclinaison convenable. Ce moyen d'élever les grosses pierres à une grande hauteur est encore en usage de nos jours dans l'Inde. (On sait par Hérodote que les anciens Égyptiens employaient une méthode semblable dans la construction de leurs monuments.) Sur le bloc de granit a été maçonnée une sphère de briques que surmonte une boule de cuivre.

Tous les ornements dont sont revêtues les faces de la pyramide sont en chounam¹; toutes les statues sont peintes ou plutôt bariolées des couleurs les plus vives, preuve manifeste du goût éclairé dont était doué le dernier roi qui les a fait exécuter; les formes et la pose en sont du reste extravagantes, et elles n'ont rien de gracieux.

Malgré les végétations qui commencent à couvrir de taches noires la tour elle-même et à cacher les détails peu artistiques des sculptures², on aperçoit encore, çà et là, les teintes rouges des briques, ce qui produit un effet désagréable à l'œil.

Parmi les sculptures des portes d'entrée, je signalerai des gardiens semblables à ceux qui décorent la façade du second gopuram.

Autour du soubassement de pierre, sur une moulure arrondie, est gravée une inscription en ancien tamoul, dont les caractères ont assez d'analogie avec ceux de l'alphabet telougou; quelques brahmanes érudits affirment qu'elle se rapporte à l'histoire de Tanjore et de ses rois.

S'il faut croire la tradition, cet édifice daterait du quatorzième siècle et aurait été bâti sous le règne de Kadu-vettiya-Soran, un des monarques de Kanchipouram (non tamoule de Condjeveram). C'était probablement au début un temple vichnouvite, qui a été subseqüemment modifié pour satisfaire aux exigences du culte de Çiva.

Derrière la grande pyramide, sur la droite, se trouve un des plus jolis spécimens de temple tamoul que j'aie vus; il est placé sous l'invocation du Soubramanya ou le dieu-paon, le dieu de la guerre des Indiens. Comme dans beaucoup de sanctuaires du Deccan, un couloir long et obscur, soutenu par des pilastres, donne accès au saint des saints que surmonte la tour pyramidale ordinaire. A l'entrée du vestibule, on voit deux piliers sur chacun desquels un artiste indou a sculpté un être humain à pieds onguiculés, portant barbe et moustache.

Tout le soubassement du temple de Soubramanya, ou plutôt toute la partie qui est de niveau avec la toiture du vestibule, est formée de beau granit merveilleusement travaillé et orné avec soin. Les statues sont en pierre; le paon caractéristique du dieu est prodigué partout, et ce bel oiseau aux formes élégantes contribue pour une large part à embellir les détails de l'ornementation. J'ajouterai que la pyramide est entièrement recouverte de chounam.

Ce temple est un chef-d'œuvre de grâce; ses proportions sont élégantes, ses détails harmonieux, ses sculptures artistiques. La teinte rougeâtre des briques dont est formée la pyramide vient seule faire ombre à la beauté du tableau.

1. Ce chounam a souvent le brillant du plus beau stuc, surtout lorsqu'il est fait de madrépores calcinés, humectés de lait de coco au lieu d'eau.

2. On remarque surtout beaucoup de ces éventails, dont les Indous sont si prodigés dans l'ornementation des temples.

A droite, contre le mur du temple de Soubramanya, je signalerai un joli bassin de pierre, orné d'un cordon de danseuses, d'une exécution pleine de simplicité et de grâce. Ce bassin reçoit les eaux qui ont servi aux ablutions du dieu; aussi les fidèles recueillent-ils pieusement ce précieux liquide.

Deux chapelles consacrées à des divinités d'un ordre inférieur sont renfermées dans la même enceinte, mais elles n'offrent aucun intérêt.

Au sortir de la pagode, je vis deux petits éléphants occupés à dévorer du meilleur appétit une montagne de verdure accumulée devant eux; ce sont les gardiens de la porte d'entrée. Ils ont leur rôle marqué dans les processions solennelles, et les brahmanes ne dédaignent pas de les louer aux Indous aisés pour les cérémonies des mariages; c'est une branche de revenu assez lucrative pour eux.

Les Indous visitent aujourd'hui en petit nombre le grand temple de Tanjore. Çiva n'est pas pour le moment en faveur dans cette partie du Deccan, et les brahmanes avec lesquels j'ai eu occasion de converser, tout en se plaignant de l'inconstance des hommes, même en matière de religion, m'ont avoué la crainte qu'ils avaient d'être obligés sous peu de fermer leur temple.

En quittant la pagode, je me rendis à un palais bâti au commencement de ce siècle par un riche Indou et devenu aujourd'hui la propriété des concubines du dernier roi. La distribution générale, qui est la même dans toutes les grandes maisons de l'Inde, est peu confortable: ce sont de vastes salles voûtées, enduites de chounam dont l'aspect rappelle le stuc, et soutenues par des colonnes massives ayant pour chapiteau un anneau peint à la détrempe. Il n'est pas jusqu'au plancher qui ne soit en chounam imitant parfaitement le marbre. La propreté y règne, mais l'ensemble est lourd et disgracieux. Quelques-unes des chambres ont des fenêtres dont les volets sont percés de petits trous, qui permettent de regarder dans la rue et de voir sans être vu. Les mêmes appartements servent à tous les usages physiques, au sommeil, aux repas et à la réception. Outre les fenêtres donnant sur la rue, ces salles ont encore des ouvertures sur une cour intérieure de forme carrée. En pénétrant vers le fond, on parvient dans une autre cour dont le centre est occupé par un autel destiné aux dévotions des habitants, et qui est entouré de galeries; là se tiennent les femmes: c'est tout à la fois un dortoir et un salon. Une troisième cour est affectée aux serviteurs. Comme toutes les demeures orientales, ce palais offre un curieux mélange de beaux appartements, meublés de coussins de soie et splendidement décorés de glaces, et de couloirs sombres et étroits, de chambres sales et mal entretenues, de huttes misérables, à peine couvertes de chaume. Du haut des terrasses, la vue est fort étendue et on jouit d'un coup d'œil magnifique.

Dans une des salles du rez-de-chaussée, j'ai remarqué un bas-relief représentant deux esprits ou anges

ailés qui voltigent au-dessus d'un dieu indou. Un artiste chrétien a, sans aucun doute, passé dans le Deccan au dix-huitième siècle.

J'allai ensuite faire visite à Sakaran Sahib, prince mahratte, deux fois gendre de Sivadji, dernier roi de Tanjore; à la mort de sa première femme, il s'unit à la sœur cadette, aujourd'hui héritière légitime de la dynastie mahratte de Tanjore.

Ce prince, qui élève des prétentions au trône de son beau-père, témoigne hautement sa préférence pour les Français, dans l'espoir, peu fondé du reste, de recevoir des secours de notre gouvernement; la réception quasi royale que lui a faite un des gouverneurs de Pondichéry l'entretient dans cette illusion. Il m'accueillit avec grande affabilité, et m'appela son vieil ami, pour se conformer aux exigences de la politique. En voyant un touriste parcourir l'Inde au trot de ses deux zébus, il pensait, le pauvre prince, dans son ignorance des choses de l'Occident, avoir affaire à un des conseillers intimes de Napoléon III! Après m'avoir adressé en anglais quelques mots de bienvenue et m'avoir exprimé ses vifs regrets de ne pas connaître notre belle langue française, il s'étendit en éloges pompeux sur son ami le grand Napoléon: après mille détours, il finit par me charger d'une mission toute confidentielle pour S. M. l'empereur des Français. Je lui répondis par mille protestations de dévouement; jusqu'ici son secret a été bien gardé et risque fort de ne jamais sortir de ma bouche.

Notre rusé politique, satisfait de cette conférence diplomatique, me congédia à la mode indoue. « Ma maison est la vôtre, me dit-il avec cette politesse raffinée des Orientaux, et toutes les fois que vous viendrez me voir, je serai votre obligé. » Tout en m'adressant ces paroles gracieuses, il me versait sur les doigts quelques gouttes d'attar (essence de rose) et me passait autour du cou une énorme guirlande de fleurs ornée de paillettes métalliques. Sous cet accoutrement grotesque, j'aurais assurément rappelé à un Parisien le bœuf gras ou au moins quelqu'un de ces personnages d'un jour qui font partie de son cortège. Plusieurs plateaux chargés de fruits de diverses sortes me furent offerts; je les touchai du doigt et les serviteurs les portèrent aussitôt à ma voiture. Enfin un cornet de bétel et quelques morceaux de sucre candi m'ayant été donnés par le rajah, je pris congé. La visite était terminée.

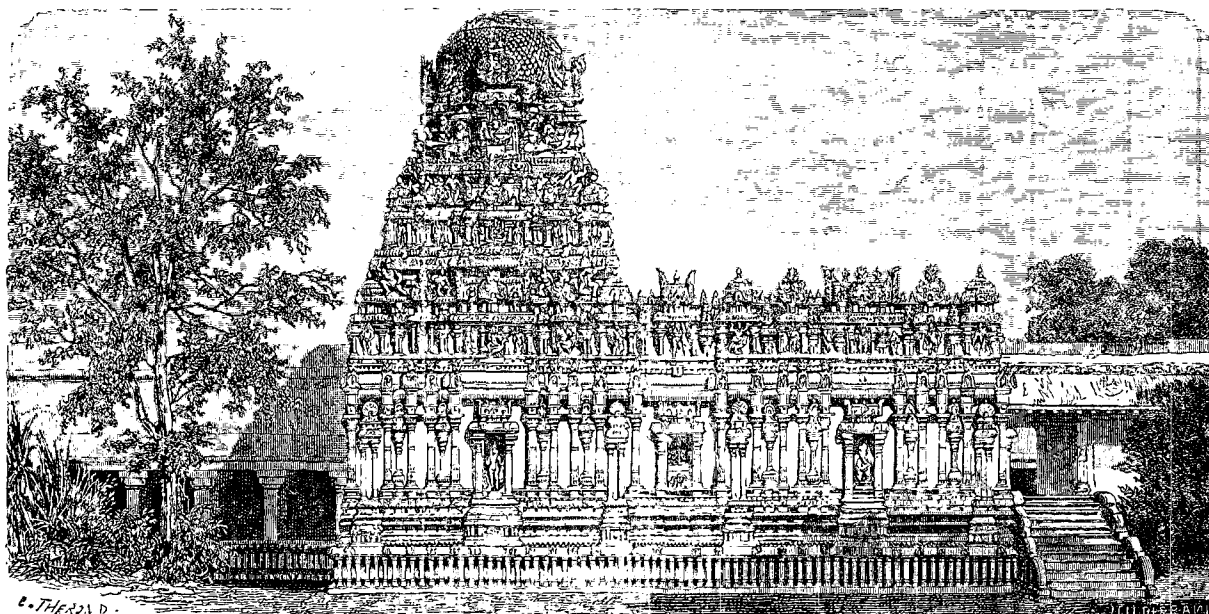
Sur ma demande, quelques esclaves me promènèrent dans le fameux palais de Tanjore que j'avais le plus grand désir de visiter. On commença par me montrer avec orgueil quelques salles où se trouvaient entassés pêle-mêle, de la manière la plus ridicule, meubles d'acajou, porcelaines dorées, verreries communes, mannequins de grandeur naturelle affublés d'habits européens et tout au plus dignes de figurer chez Curtius. Je me crus transporté momentanément à l'hôtel des commissaires-priseurs où le hasard rassemble les objets les plus disparates. Il n'y eut pas jusqu'à la boîte à musique sur laquelle il fallut m'extasier pendant la

durée du concert qu'un de mes guides, sur la recommandation expresse du rajah, ne manqua pas de me donner au grand complet. Après les cinq premières minutes de ce supplice, j'avais peine à me contenir et je me sentais une folle envie de mordre. Ne pouvant résister au plaisir d'écouter le morceau harmonieux que ses gens exécutaient en mon honneur à tour de bras, le prince vint gracieusement à moi; je me contentai de grincer des dents en forme de sourire. Est-ce ma faute si la mauvaise musique agit sur mon système nerveux comme sur celui de la gent canine? Un indigène, assez privilégié des cieux pour posséder un pareil trésor, se ferait pendre plutôt que de ne pas gratifier ses amis d'une petite sérénade. Alors recommencèrent les poignées de main à la mode anglaise, puis on se renouvela la promesse, la main sur le cœur, de ne jamais s'oublier; il serait trop long d'énumérer les

preuves de tendresse qui sont dépensées dans ces occasions.

Ce jeune homme, d'un beau type mahratte, mène une vie efféminée dans la paresse et l'inaction; son corps est lourd et épais, et son esprit peu cultivé; il passe tout son temps à rêver une restauration impossible par des moyens absurdes, et ne sort que rarement de son sérail. Il portait un pantalon de soie étroit, à riches dessins, et un jamah ou robe de fine mousseline sur une autre de soie; un splendide turban de kinkab, d'un travail exquis, couvrait sa tête. Le kinkab est une étoffe brochée d'or et d'argent.

Je pus alors parcourir le palais ou du moins la partie du palais qu'habite Sakaran Sahib. Il couvre une vaste étendue de terrain et à l'inspection de l'architecture on peut reconnaître qu'il n'a pas été bâti en totalité à la même époque. Il offre, comme tous les édi-

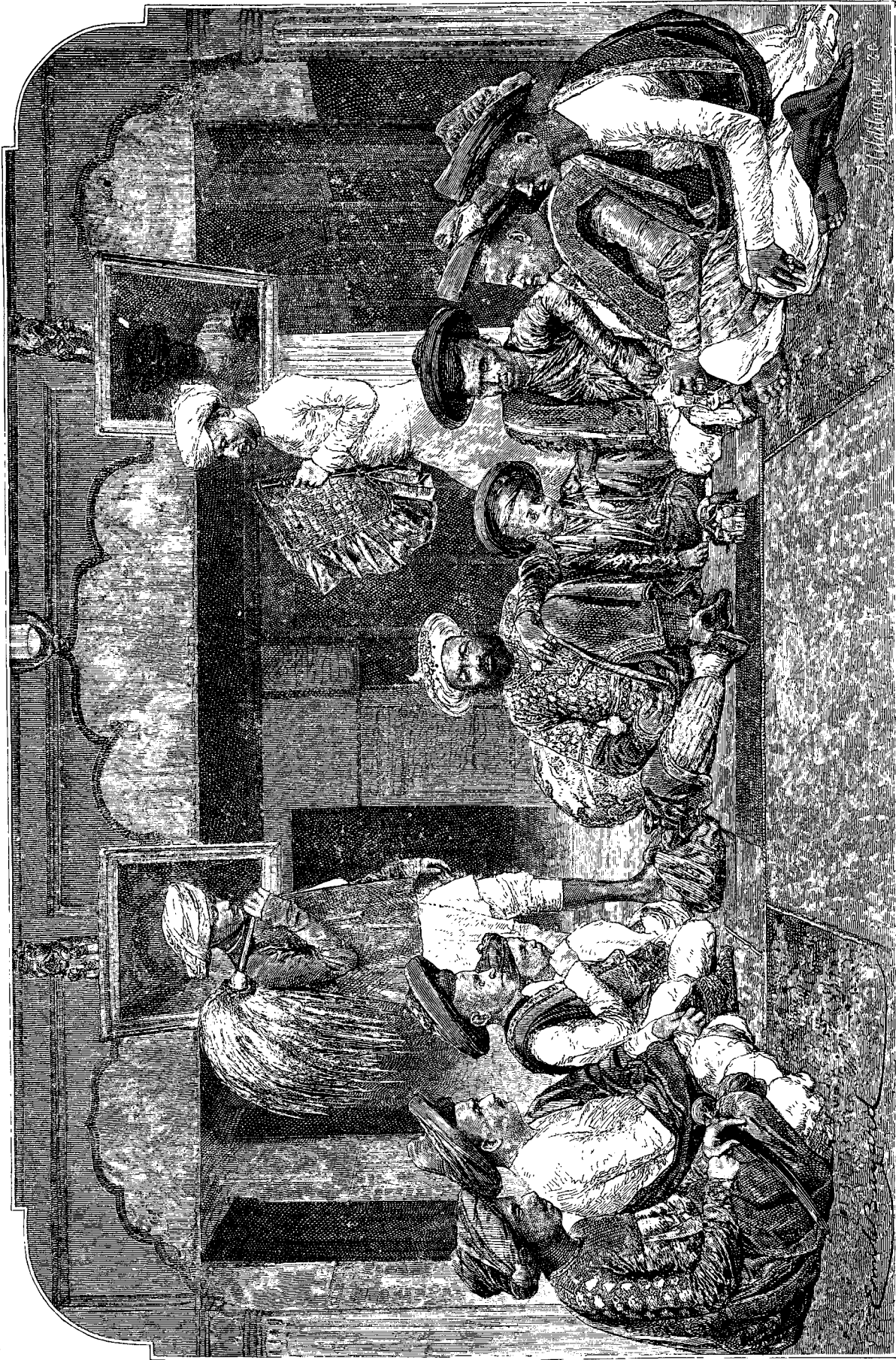


Temple de Soubramanya, à Tanjore (voy. p. 58). — Dessin de E. Théron d'après une photographie de l'album de M. Granddier.

fices privés de l'Inde, les contrastes les plus bizarres d'une splendeur royale et d'une misère sordide. Ce fait, qui semble extraordinaire, a besoin d'une explication. Dans l'Inde en effet tout rajah est entouré de milliers de serviteurs qui partagent sa bonne comme sa mauvaise fortune, et aux besoins desquels il doit forcément subvenir; le maître ne peut pas plus abandonner ses gens que ceux-ci ne peuvent quitter leur maître. De là la nécessité de vastes logements et de grands revenus pour ces suites nombreuses. J'ai souvent entendues plaintes amères des rajahs expropriés de leurs États par les Anglais qui les subventionnent; John Bull s'est aperçu un peu tard, sinon pour lui, au moins pour ces pauvres princes, de l'injustice de ses procédés et de l'insuffisance des compensations pécuniaires qu'il accorde à ces souverains déchus. A considérer le chiffre réellement énorme de la pension, ces plaintes au premier abord semblent mal fondées; mais

elles paraissent justes à ceux qui connaissent la vie des seigneurs indous et les immenses charges qui pèsent sur eux. Avec des millions, le Grand Mogol en était réduit à la mendicité, il mourait de faim; et pour faire face à ses besoins, il lui fallait spéculer sur le désir naturel qu'éprouvaient les étrangers de lui être présentés; l'audience n'était accordée qu'après paiement d'une certaine somme déguisée sous le nom de cadeau; l'usage en Orient est, il est vrai, de n'approcher son supérieur qu'un présent à la main, mais le pauvre Grand Mogol profitait de la coutume pour combler tant bien que mal le déficit toujours croissant de son budget.

Dans le palais de Tanjore, j'eus d'abord à traverser quelques corridors étroits et obscurs avant d'arriver aux appartements officiels du rajah; ce sont de petites chambres dont les murs sont couverts de peintures brillantes; çà et là quelques fresques représentent des



Durbar d'un prince indigène dans le sud du Deccan (voy. p. 62). — Dessin de F.mile Bayard d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

scènes de danse, une chasse aux éléphants, un dieu, le tout selon le mode indien, avec une ignorance complète des formes et de la perspective. Au reste, ces pièces sont à peine meublées; tout le mobilier se compose de nattes et d'un lit garni d'un matelas fort mince. Le plancher est en chounam de couleur.

Extérieurement le palais n'a aucune apparence; deux portes, dont une très-élevée, donnant entrée aux éléphants et une tour à sept étages, curieux spécimen d'architecture indo-musulmane, distinguent seules au dehors la demeure royale des huttes environnantes.

La tour, connue sous le nom persan de Sherza (lion), à cause des masques de lion en stuc qui décoraient autrefois le dessus des fenêtres, a été construite par Serfodji I^{er} qui, dans un pèlerinage à Kasi (Bénarès), en avait vu une à peu près semblable appartenant à une des bayadères du temple. Il ne fallut pas moins de trente-cinq ans pour la terminer. De loin, il semble qu'elle soit bien conservée, mais de près on s'aperçoit qu'elle tombe en ruine. Des sept étages, cinq sont ornés de balcons.

Quelques grossières figures de bayadères peintes en rouge, aussi grotesques que les croquis au charbon dont les gamins de Paris noircissent les murs de la capitale, sont d'un effet mesquin et peu dignes d'orner les côtés de la grande porte.

La cour principale est entourée, comme dans tous les édifices indigènes, de bâtiments malpropres et délabrés où pullule une foule d'individus employés au service du rajah. Je dois signaler comme un spectacle nouveau pour moi et qui excitera l'intérêt de tout Européen par son cachet oriental, la présence de beaux éléphants vivants qui se tiennent de chaque côté de la porte, sur une base en maçonnerie à laquelle ils sont enchaînés par le pied : colosses majestueux, gardiens incorruptibles du palais d'un roi.

Après avoir parcouru un nombre infini de cours et de passages, de l'aspect le plus triste et le plus pauvre, j'arrive enfin à de petits couloirs sombres où, çà et là, gisaient, à côté de pierres tombées, les images des dieux adorés par les princes. Au sortir de ce dédale, je me présentai chez Sorerao-Sahib, représentant de l'autre faction mahratte. Ce prince est le rival de Sakaran-Sahib : tous deux aspirent à la succession du trône et se disputent la peau de l'ours avant d'avoir tué l'animal.

Sorerao-Sahib est le frère de la première reine; le dernier roi avait quatorze épouses légitimes et cinquante concubines, qui toutes vivent encore aujourd'hui renfermées dans le palais. Les Mahrattes sont stricts sur la réclusion des femmes. La seule fille légitime de Sivadji aujourd'hui existante n'est pas fille de la première reine; or, suivant la loi du pays, sauf une certaine part faite aux autres femmes, c'est la première reine qui jouit seule jusqu'à sa mort des biens que les Anglais viennent de lui rendre, et elle met à profit son influence et ses richesses pour appuyer les prétentions de Sorerao-Sahib à la cou-

ronne. Ces petites discussions intestines sont sans résultat possible pour l'avenir; le pouvoir mahratte est bien mort à Tanjore. Sorerao-Sahib est un mangeur d'opium qui ne sort guère de la léthargie où le plonge l'abus de ce narcotique; fidèle à ses habitudes, il dormait profondément lorsque je me présentai pour lui faire visite, et il ne put me recevoir.

La reine eut la gracieuseté de faire briser pour moi les scellés qui avaient été apposés durant son procès avec l'administration indo-anglaise sur la cour quadrangulaire où est placée la statue de Sivadji. La façade regardant l'ouest est malheureusement en briques et en chounam, matière peu durable, surtout chez un peuple insouciant; c'est du reste le plus pur et le plus beau spécimen de l'art indou sous la dynastie indigène des Nayakars. Les ornements sont remarquables par l'élégance et la variété de leur dessin. Du côté où se trouve la statue en marbre de Sivadji, les archivoltes, trop surchargées, et les colonnes un peu massives, ne produisent pas un effet aussi satisfaisant que les balcons et ogives, d'un style plus simple, qui décoraient l'autre façade.

Quand les rois nayakars, entourés de leur cour et de leurs guerriers, trônaient sur le bloc de granit qui sert aujourd'hui de piédestal à la statue du dernier roi mahratte, ce devait être un bel et imposant spectacle. Le bloc mesure huit mètres de long environ sur six de largeur et un de hauteur; les côtés sont ornés de bas-reliefs représentant les guerres des démons. C'est là que sous l'ancienne monarchie se rendait la justice. La statue de Sivadji, due au ciseau de Chantrey, est fort belle : le rajah est représenté dans l'attitude de la prière et tourné vers le temple. Sur la muraille, derrière la statue, est un bas-relief en stuc qui se rapporte à l'intronisation de Rama.

On aperçoit sur le côté une tour pyramidale qui rappelle la forme de certaines pagodes; c'est l'arsenal où sont précieusement renfermées les armes de guerre que les Mahrattes adorent comme autant de divinités. Cette tour est d'un bon effet dans son ensemble, mais l'intérieur, un peu négligé, est aujourd'hui le repaire où singes, chauves-souris et autres bêtes malfaisantes tiennent leurs assemblées générales. S'il faut ajouter foi à la tradition, elle fut construite dans les conditions suivantes, dont je suis le fidèle interprète. Un des rois nayakars, qui avait une dévotion toute particulière pour Vichnou, allait souvent faire ses prières à Sriringam, le plus fameux temple vishnouvite du Deccan. Le roi de Trichinopoly corrompit à force de présents le prêtre qui avait coutume de donner à boire au noble pèlerin l'eau sacrée déversée sur le dieu. Le brahmane consentit à empoisonner le breuvage qu'il offrirait, mais au dernier moment le courage lui manqua et il avoua son intention criminelle. Après avoir reçu l'assurance qu'elle avait servi aux ablutions de l'idole, le prince but cette eau et n'en ressentit aucun mauvais effet. Il ne voulut pas toutefois s'exposer à l'avenir au même danger, et pour l'éviter il fit édifier l'arsenal,

d'où il pouvait, sans sortir de son palais, voir dans le lointain le temple de son dieu et faire ses dévotions en toute sécurité.

Il existe dans le même palais une autre cour carrée où les anciens rois aimaient à se tenir sous une galerie soutenue par des colonnes dorées et couverte de petits dômes gracieux. Ce qui frappe le plus l'archéologue dans l'analyse de cette architecture, c'est la haine que l'Indou semble avoir vouée à la symétrie; toutes les arches diffèrent entre elles de forme, et les ornements les plus divers se succèdent sans harmonie.

Le palais de Tanjore renferme une bibliothèque assez nombreuse, mais à peine visitée par quelques rares voyageurs; elle est riche en manuscrits tamouls, télougous et sanscrits; tous sont écrits sur feuille de latanier : elle contient en outre plusieurs ouvrages européens de nulle importance, vieux livres dépareillés et sans valeur.

Après cette longue visite aux anciens débris de la splendeur nayakare, je sortis du palais par la porte du Nord. Le roi ne passe jamais par cette porte durant sa vie; elle ne sert qu'après sa mort, et c'est par là que l'on conduit sa dépouille mortelle au lieu de la crémation. Il ne me restait plus à voir dans l'enceinte du grand fort, pour connaître toutes les curiosités de Tanjore, que la pagode consacrée à Rajah Gopala ou Vichnou; elle est célèbre surtout par la dévotion toute spéciale qu'avait pour elle le dernier roi, ainsi que nous l'avons déjà mentionné plus haut. Il avait coutume d'y aller la nuit dans le plus grand secret pour sacrifier à ses dieux favoris, Çiva et Vichnou, de jeunes vierges de dix à douze ans qu'il achetait et faisait conduire au temple sans leur apprendre la triste destinée qui leur était réservée. Ces horribles sacrifices trop souvent répétés ont servi de prétexte aux Anglais pour s'emparer de la personne du rajah, le juger et le condamner à une prison perpétuelle. Ce prince ne possédait déjà plus à cette époque que la seule ville de Tanjore.

Le *collector* du district, le jour de mon passage, faisait fondre un trône et un palanquin d'or massif qui avaient appartenu à la famille royale : butin qu'il s'était injustement approprié en compensation des biens, terres, palais et maisons de plaisance, que la loi anglaise l'avait obligé à restituer aux héritiers légitimes. Aussi ce haut fonctionnaire, tout occupé à surveiller ce travail important, ne put-il m'accorder quelques minutes d'audience.

En quittant Tanjore, je me rendis à la villa de plaisance des rajahs, Trivady, située sur le bord du fleuve sacré, le Kavery, à six milles environ du fort. C'est là que la famille royale venait prendre les bains de purification recommandés par les védas à tous les Indous.

Une route jadis fort belle, négligée aujourd'hui par l'administration anglaise, conduit à ce joli village; elle n'a pas coûté moins de 71 000 roupies (177 500 fr.). A l'entrée de Trivady, on admire deux tourelles ou pe-

tites pyramides hexagonales pleines d'originalité; elles ont plusieurs étages qui vont en diminuant de largeur de la base au sommet et sont percées de niches où on allume des lampions les jours de fête en signe de réjouissance; leur aspect est pittoresque; elles dominent de leur hauteur la verdure des cocotiers et des multipliantes qui les entourent, mais de près l'œil est moins satisfait, parce qu'elles sont construites en chounam, matière friable trop employée par les Indous dans tous leurs monuments. Les blocs même des soubassements des pagodes et leurs colonnes monolithes ne peuvent échapper à un revêtement de cette espèce de stuc, qui a l'inconvénient de se crevasser et de s'écailler sous l'action de l'air et du temps.

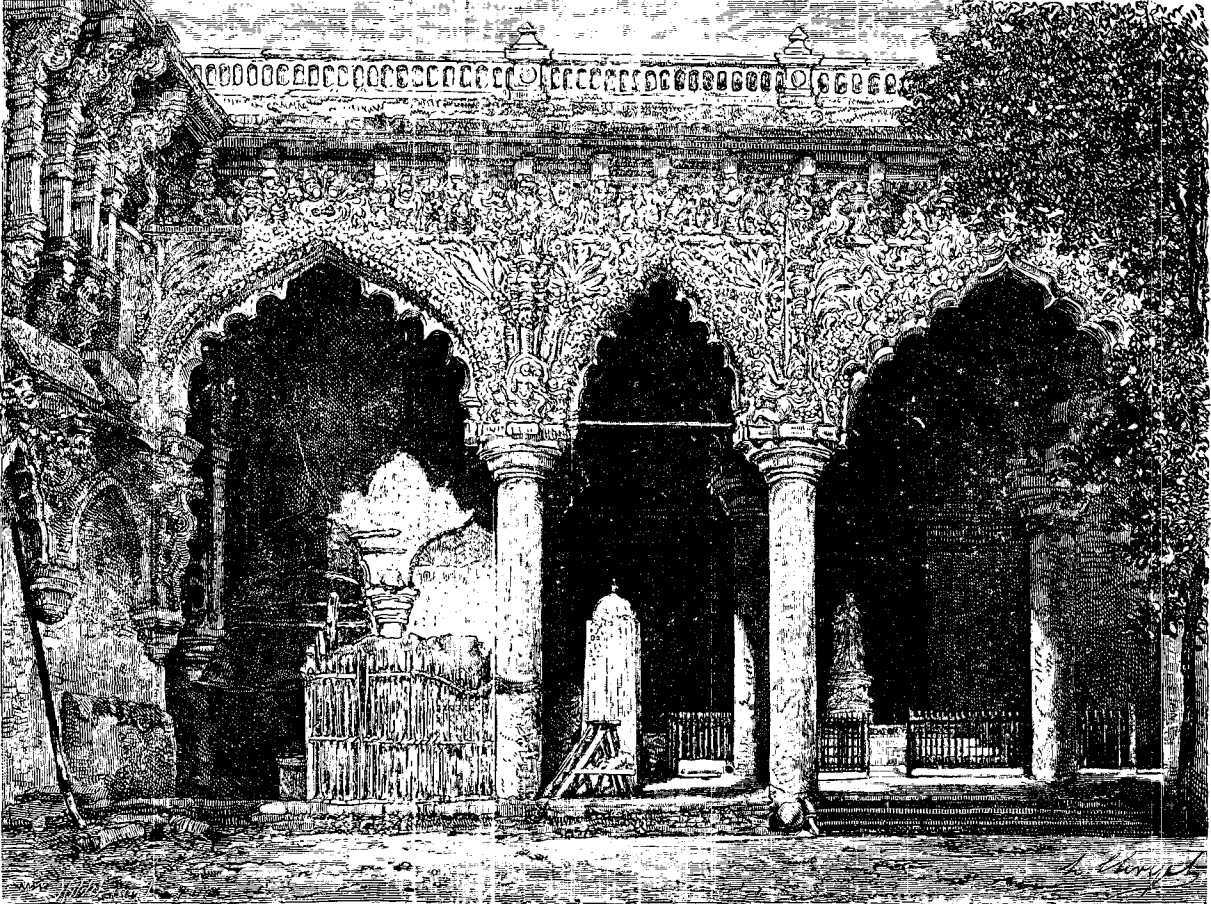
Entre ces deux tours d'apparence chinoise, s'élève un petit bâtiment dont les deux ailes sont décorées de la tête quelque peu épouvantable et fantastique que les Indous attribuent au lion. Cette maison sert au rajah de lieu de repos après ses ablutions.

Plus loin, sur le bord du fleuve, et dans le même jardin, se trouve un second pavillon de plaisance; mais la plus importante de ces demeures royales est située au centre du village et entourée de ces huttes indiennes à auvents en feuilles de palmiers dont le voisinage nuit beaucoup au palais, peu grandiose lui-même. De vastes salles soutenues par deux ou trois rangées de colonnes rondes et massives, sans piédestal ni chapiteaux, et reliées entre elles par des arcades cintrées; de petites chambres donnant sur la rue pour permettre aux femmes de voir à l'extérieur par les trous des volets sans être vues elles-mêmes, le tout enduit de chounam; des couloirs longs et sombres conduisant à des cours intérieures, les unes destinées aux appartements des femmes, avec une ceinture de galeries appuyées sur des colonnes et fermées par des jalousies, les autres contenant les puits et dépendances diverses pour la cuisine et les serviteurs : telle est la disposition intérieure des résidences princières de l'Inde.

Il existe sur la rive du Kavery une place affectée aux ablutions des fidèles; c'est un quadrangle clos de trois côtés par une galerie sous laquelle se reposent les baigneurs, et ouvert du côté de la rivière, à laquelle on descend par un vaste escalier. A l'extrémité de chacune des galeries qui s'avancent vers le fleuve on a construit un petit pavillon polygone monté sur des roues en chounam et imitant la forme des anciens chars des rois de Tanjore. Deux chevaux sculptés de grandeur naturelle semblent s'élancer et entraîner la masse à laquelle le caprice de l'architecte les a attelés. Ce genre de construction est commun dans tout le royaume de Tanjore, où l'on remarque plusieurs palais ayant la forme d'un fer à cheval; vus de côté avec leurs roues imitées en chaux, ils présentent toute l'apparence d'un char colossal traîné par quatre coursiers de proportions gigantesques. Au centre du quadrangle s'élève un petit mandapam sous lequel, à certaines fêtes, le dieu vient prendre quelques instants de repos.

Trivady est, de tous les villages de l'Inde, le plus infesté de singes. De tous côtés on les aperçoit se promenant par troupes sur le toit des maisons et dans les jardins avec toute la gravité inhérente à leur caractère sacré. Ces animaux malicieux et malfaisants ne reculent devant aucune espièglerie; un de leurs amusements favoris consiste à enlever les tuiles des couvertures, afin sans doute d'étudier, comme le diable boiteux, l'homme dans son intérieur et de surprendre les secrets des familles : pour se soustraire à ces mau-

vais tours, il a fallu construire des toits voûtés en briques reliées entre elles avec de la chaux. Ces charmantes bêtes, sûres de l'impunité et pénétrées du respect que leur témoignent les Indous, ont organisé le pillage à main armée dans toutes les villes saintes qu'elles daignent honorer de leur présence; la police anglaise a dû renoncer à empêcher leurs vols quotidiens de fruits et de légumes. Quelle humiliation pour l'orgueilleuse Albion! Avoir eu raison du thughisme, cette association d'étrangleurs dévots, et des



Cour intérieure du palais des rajahs de Tanjore. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie de l'album de M. Grandidier.

dacoïts, ces chauffeurs de l'Inde, et s'avouer vaincue par la gent quadrumane et souffrir patiemment ses déprédations!...

Dans les environs de Trivady abonde un fruit gros comme une noisette assez commun dans le Decan, qui a la curieuse propriété de purifier l'eau la plus boueuse et de la rendre claire comme du cristal. Vous exprimez dans une eau sale et terreuse le jus de ce fruit en le frottant contre les parois du vase; toutes les matières tenues en suspension dans le liquide s'en

séparent immédiatement et se précipitent au fond sous forme de grumeaux, comme si on avait employé de l'alun. C'est un petit arbre, le *strychnos potatorum*, qui produit ce fruit précieux. Il ne faut pas toutefois s'imaginer qu'il transforme une eau saumâtre ou putride en eau potable; il n'agit que sur les matières terreuses et végétales.

Alfred GRANDIDIER.

(La suite à la prochaine livraison.)